

STALINE ET LES SEX PISTOLS

EMMANUEL CARRÈRE *LIMONOV* (2011)¹

« *Le monde est menacé par deux choses : l'ordre et le désordre.* »
Paul Valéry

à Valentine

LES ENJEUX D'UNE BIOGRAPHIE

Roman formidable de puissance et d'émotion, *Limonov* d'Emmanuel Carrère peut être décrit, en première approche, comme la biographie d'Édouard Limonov, un écrivain et politicien russe contemporain au passé improbable et mouvementé². Cette biographie a cependant ceci de particulier qu'elle se mâtine d'autobiographie : le narrateur se désigne régulièrement comme étant l'écrivain Emmanuel Carrère, fils d'Hélène Carrère d'Encausse, auteur de livres et de films, etc. Le romancier a d'ailleurs rencontré Limonov dans les années 1980 et il fait état de l'enquête qu'il réalise à son sujet, sans nous cacher les sentiments ambivalents qu'il éprouve à son endroit. Ce dispositif, sur lequel nous reviendrons très vite, présente un avantage décisif pour qui entame la rédaction d'un article à propos de *Limonov* : le roman contient son propre résumé, que je livre sans attendre à mon lecteur.

« Limonov, lui, a été voyou en Ukraine ; idole de l'*underground* soviétique ; clochard puis valet de chambre d'un milliardaire à Manhattan ; écrivain à la mode à Paris ; soldat perdu dans les Balkans ; et maintenant, dans l'immense bordel de l'après-communisme, vieux chef charismatique d'un parti de jeunes desperados. » (p. 35)

Il faudrait ajouter à ce tableau quelques détails. D'abord, comme Sade, Limonov a connu, dans son pays, l'internement sous plusieurs régimes : l'URSS de Brejnev et la Russie de Poutine. Ensuite, sa vie amoureuse est riche, douloureuse et variée, essentiellement hétérosexuelle, mais sans exclusive. Enfin, il faut d'emblée préciser deux points : « soldat perdu dans les Balkans », Limonov s'est rangé dans le camp le moins défendable aux yeux de l'Occident, c'est-à-dire parmi ceux qui attaquaient Sarajevo, et son parti, baptisé « national-bolchevick », mêle sur son drapeau les insignes communistes et nazis.

À la suite de ce résumé, Emmanuel Carrère précise le double enjeu de son roman :

« Lui-même se voit comme un héros, on peut le considérer comme un salaud : je suspends sur ce point mon jugement. Mais ce que j'ai pensé [...], c'est que sa vie romanesque et dangereuse racontait quelque chose. Pas seulement sur lui, Limonov, pas seulement sur la Russie, mais sur notre histoire à tous depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

« Quelque chose, oui, mais quoi ? Je commence ce livre pour l'apprendre. » (p. 35)

Le premier enjeu est donc moral et correspond à la question de savoir si Limonov est un « héros » ou un « salaud ». D'ailleurs, le prologue de 35 pages qui précède le résumé reproduit ici est motivé par cette seule interrogation. Avant d'entrer dans la biographie proprement dite, Carrère nous brosse un premier portrait, rapide et ambivalent, de Limonov et rédige une sorte d'historique de ses jugements à son sujet : Carrère et ses amis trouvaient Limonov marrant, sexy et provocateur à Paris dans les années 1980, puis ils se sont éloignés de lui avec horreur quand l'écrivain russe s'est engagé dans les Balkans. De retour en Russie en 2006-2007, Carrère est obligé de revoir son jugement :

¹ L'édition de référence est l'édition originale : Carrère (Emmanuel), *Limonov*, Paris, P.O.L., 2011. Dorénavant, les références de page en seront données dans le corps du texte entre parenthèses après les passages cités.

² J'emploie à dessein le mot de « roman », qui ne fait nullement partie du paratexte du livre. Cela indique le point de vue adopté durant cette lecture : je considérerai ici Limonov comme un personnage de Carrère, en respectant la clôture du texte, sans me soucier de l'écrivain et homme politique réel.

« Je n'en revenais pas. L'affaire m'avait paru classée, sans appel : Limonov était un affreux fasciste, à la tête d'une milice de *skinheads*. Or voici qu'une femme unanimement considérée depuis sa mort comme une sainte [Anna Politkovskaïa, journaliste opposée à Poutine et assassinée le 7 octobre 2006 dans des conditions demeurées obscures] parlait de lui, et d'eux, comme de héros du combat démocratique en Russie. » (p. 20)

Dans le contrat qu'il met en place entre le lecteur et lui au cours de ce prologue, Carrère invente ainsi une forme originale de suspense éthique et politique, qui guide la lecture. Le point de départ est constitué par l'ambiguïté du personnage, posée d'emblée. Il ne s'agit donc nullement de suivre pas à pas, selon un procédé inventé par les romantiques, un personnage monstrueux et de s'identifier à lui en éprouvant un trouble incertain, comme par exemple dans *Les Bienveillantes* (2006) de Jonathan Littell. Chez Carrère, le lecteur est tenu à distance par le retour incessant de la question morale³. Son plaisir et sa curiosité résident dans la réponse fluctuante qu'il apporte à celle-ci et non dans le processus habituel de l'identification.

Édouard Limonov est-il un héros ou un salaud ? À la fin du « prologue », Carrère n'a aucun intérêt à se prononcer sur ce point. En cours de route, cependant, il ne peut s'empêcher de réagir aux événements qui constituent son propre récit, dans un sens puis dans l'autre, et d'interpeller le lecteur à cet égard. Ainsi, page 119, est-il contraint d'avouer : « Ce mélange de mépris et d'envie ne rend pas mon héros très sympathique, j'en ai conscience [...] ». Page 203, après avoir peint Limonov se réjouissant de la mort d'un enfant de milliardaire, il note, dans un paragraphe tout entier placé entre parenthèses : « “Quel sale type !” pense Steven, et je pense la même chose, et sans doute toi aussi lecteur. » Mais suit une tentative de justification de l'injustifiable : « s'il y avait eu quelque chose à faire pour sauver le petit garçon [...], le premier qui s'y serait collé, [...] c'est Édouard. » (p. 203) Vers la fin du douloureux chapitre concernant la guerre en ex-Yougoslavie, l'écrivain français nous confie qu'un reportage montrant son *héros-salaud* en armes l'a « refroidi » au point qu'il a « abandonné ce livre pendant plus d'un an. » (p. 320) « Il y a eu des périodes, en écrivant ce livre, où je détestais Limonov » (p. 443), avoue encore Carrère, en guise de prétérition, alors qu'il dépeint le quotidien de son personnage en prison, c'est-à-dire quand il le saisit « au plus haut moment de sa vie, celui où il a été le plus près d'être ce qu'il s'est toujours [...] efforcé d'être : un héros » (p. 444). De nombreuses autres plaidoiries, à charge et à décharge, pourraient être convoquées de la sorte.

Le jugement de Carrère, plus que d'être « suspendu », est donc exprimé à maintes reprises, mais il varie sans cesse et celui de son lecteur évolue en conséquence. Au final, cette oscillation infinie se traduit par de l'indécidable. Nous demeurons jusqu'à la dernière page dans une incertitude morale, inconfortable mais salutaire.

Le premier enjeu du roman est donc purement éthique. Le second est sociétal et historique : la vie de Limonov serait un miroir dans lequel se mirerait notre époque. Malgré cette entrée en matière, *Limonov* ne vire pas au roman à thèse et Carrère laisse au lecteur le soin de réfléchir par lui-même aux enseignements de son étonnant récit. Toutefois, un sujet précis voit le romancier se muer çà et là en essayiste, voire en un historien vulgarisateur : l'histoire de la Russie de l'après-guerre jusqu'à nos jours. Sur ce sujet-là, durant plusieurs chapitres disséminés dans le livre, il se montre en effet assez affirmatif et semble pouvoir s'appuyer sur des faits stables et univoques. Il ne cache alors pas quelles sont ses sources :

³ La question morale est, il est vrai évoquée au début des *Bienveillantes*, mais de façon ironique : « Et c'est bien vrai qu'il s'agit d'une sombre histoire, mais édifiante aussi, un véritable conte moral, je vous l'assure. » (Littell (Jonathan), *les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006, p. 11)

« D'après les historiens les plus sérieux (Robert Conquest, Alec Nove, ma mère) [...] » (p. 98) ⁴.

Ces deux enjeux sont clairement de nature politique : la question morale a partie liée au fascisme ambigu de Limonov et l'histoire de la Russie au communisme et au régime qui a pris sa place. Et Eros ? Et le sexe ? Celui-ci est très présent également dans le récit, et parfois de manière assez crue. Mais sexe et politique sont-ils seulement juxtaposés au hasard de la chronologie de la vie du *héros-salaud* ? Se combinent-ils uniquement au gré de la personne de Limonov, par le biais de son caractère excessif, marginal et insatiable ? Ou, de manière subliminale, la rencontre des deux forces est-elle ici mise en scène ? Afin de répondre à cette question, examinons chacun des pôles du couple Politique et Eros avant de réfléchir à leurs noces éventuelles.

POLITIQUE : UNE EPIGRAPHE POLYSEMIQUE

Limonov s'ouvre sur une épigraphe frappante, dure, virile, émouvante et antithétique comme un vers de Victor Hugo : « Celui qui veut restaurer le communisme n'a pas de tête. Celui qui ne le regrette pas n'a pas de cœur. » Suit le nom de l'auteur de cette phrase, qui doit être stupéfait de se trouver ainsi placé en exergue d'un roman français : Vladimir Poutine. D'emblée, cette citation place le récit de Carrère sous le signe *du* politique en raison de son sujet (le communisme) et *de la* politique au vu du nom de son auteur (le président russe). En outre, pareille assertion laisse présager, sur le et la politique, un point de vue complexe, nuancé, pluriel, peut-être ironique, sans doute ambigu. Examinons d'abord rapidement l'énoncé en lui-même avant d'envisager sa double énonciation. Cette phrase s'avère paradoxale au deux sens du terme. D'abord, elle est contre la *doxa*, en tout cas d'un point de vue français ou, plus globalement occidental : (presque) tout le monde acquiescera à la première branche de cette antithèse, mais qui souscrira à la seconde ? Personne à droite, bien entendu. À gauche, la pensée consensuelle répétera que, contrairement au fascisme, le communisme est né d'un bel idéal, mais que son application s'est avérée au mieux décevante, au pire sanguinaire, l'ombre de Staline empêchant l'expression du moindre regret, qu'il vienne de la tête ou du cœur. Ensuite, cette phrase est paradoxale en elle-même, c'est-à-dire contradictoire ou aporétique : si un régime suscite le regret pourquoi serait-il impensable de le restaurer ? L'opposition de la raison et des sentiments ne résout nullement la contradiction.

Tournons-nous à présent vers le premier énonciateur : Poutine. La phrase s'éclaire alors quelque peu. Pourquoi ? D'abord, parce que Poutine est Russe et que les Russes, contrairement aux Hongrois, aux Polonais ou aux Tchèques, ont, du moins au départ, choisi d'être communistes et que leur pays, du temps du soviétisme, occupait une position de force dans le monde. Ensuite, Poutine est l'homme politique qui, sans pour autant rétablir le communisme, a, du moins, restauré un État puissant dans le pays. Enfin, comme les années communistes correspondent à son enfance et à sa jeunesse, l'évocation du « cœur » s'explique aisément par la nostalgie du passé.

Venons-en enfin au second énonciateur, qui s'est emparé de la phrase du président russe : Emmanuel Carrère. On pourrait penser que cette mise en exergue relève de la farce, de la provocation ou qu'il s'agit d'un trait ironique : tel serait sans doute son effet en tête d'un roman de Michel Houellebecq. Mais même ceux qui n'ont jamais lu d'autres livres d'Emmanuel Carrère savent probablement qu'il est le fils de la célèbre historienne Hélène

⁴ Nulle ironie, de ma part, dans le choix de cette citation : Carrère fait preuve à mes yeux d'une sincérité touchante, surtout si l'on place le roman dans l'ensemble de l'œuvre. À ce sujet, *Limonov* pourrait être considéré comme le roman de la réconciliation avec la mère, alors que *Un roman russe*, s'il n'était pas dénué d'affection filiale, relevait avant tout de la trahison, le fils mettant sur la place publique un secret (au sujet du grand-père) que la mère s'était toujours évertuée à cacher.

Carrère d'Encausse, éminente spécialiste de la Russie, célèbre pour avoir été la première en France à prévoir l'effondrement du bloc soviétique : la Russie n'est pas un sujet de plaisanterie dans la famille. Qui a lu *Un roman russe* sait au contraire de quel poids le passé a pesé sur celle-ci : il y est, entre autres, question du père d'Hélène, donc du grand-père d'Emmanuel, qui a quitté la Russie dans les années 1920 pour s'installer en France et qui a disparu à la Libération après avoir été collaborateur pendant la Seconde Guerre mondiale. De façon générale, même quand on n'a pas encore lu le prologue décrit *supra*, on sait que, s'il est fasciné par le Mal, Carrère est un écrivain profondément moral, comme l'illustre exemplairement *D'autres vies que la mienne*, une sorte d'autobiographie altruiste, et comme il le déclare lui-même volontiers : « Avec *L'Adversaire*, j'avais peur de commettre une mauvaise action [en écrivant au sujet d'un homme ayant assassiné sa femme, ses enfants et ses parents]. Je suis très moral de ce point de vue, facilement bourrelé de scrupules. Je ne crois pas que la littérature ait tous les droits [...]»⁵. » Enfin, dans les dernières pages de *Limonov*, Carrère revient sur son exergue et suppose que « Poutine en la prononçant était parfaitement sincère » (p. 479). Dès lors, si elle n'est nullement ironique, quelle est la valeur de cette épigraphe ? La suite du roman me pousse à émettre l'hypothèse suivante : Carrère s'adresse à ses lecteurs français pour leur dire qu'ils doivent se méfier des idées toutes faites qui circulent tant au sujet du communisme que de Vladimir Poutine ou que de la Russie. La situation est plus complexe qu'il n'y paraît à première vue : la chute du communisme n'a rien à voir avec la fin triomphante de l'histoire et le président russe, qui nous effraie par sa dureté, a un cœur. Sans verser dans le relativisme, le roman, à cet égard, s'apprête à nous éclairer grâce à une enquête approfondie et à des jugements nuancés.

Poutine n'est pas présent uniquement *via* cette épigraphe. Il est question de lui dans le prologue : Carrère nous transmet les opinions contrastées qu'il récolte en Russie au sujet du président. Ensuite, ce dernier disparaît, pour réapparaître naturellement à sa place dans le récit historique, mais aussi et surtout pour servir de contre-point au personnage principal lors d'une comparaison finale : sur le plan politique, Poutine, que Limonov déteste, a appliqué le programme qu'aurait suivi ce dernier s'il s'était emparé du pouvoir. Le président russe a réussi là où le *héros-salut* a échoué. Le roman contient deux autres figures russes qui reviennent ainsi de temps en temps en opposition à Limonov. D'une part, Joseph Brodsky, prix Nobel de littérature en 1987, joue un rôle similaire : il est le poète contemporain qui a acquis une pleine reconnaissance (et auquel par conséquent, Limonov voue une haine féroce). D'autre part, Soljenitsyne incarne une figure purement morale, à laquelle Carrère consacre des pages tout à fait émouvantes comme pour se nettoyer du trouble que le personnage de Limonov jette sur son livre : « Je connais peu d'histoires aussi belles que celles de cet homme seul, médiéval, paysan, réchappé à la fois du cancer et des camps, et adossé à la certitude qu'il verra, de son vivant, triompher la vérité car ceux qui mentent ont peur et lui pas. » (p. 129) La présence de l'auteur de *L'Archipel du goulag* semble dire, en sourdine, que l'incertitude morale et politique n'est pas une fatalité. Bien plus, elle montre que, dans un pays, la France, où il est de bon ton, depuis plus de cinquante ans, de prédire cyniquement la mort de la littérature ou de revendiquer son inutilité, Emmanuel Carrère n'hésite pas à afficher une foi, à la fois rafraîchissante et objective, dans l'écriture, quand il rappelle que *Une journée d'Ivan Denisovitch* « a été un électrochoc. [...] Bouleversés, n'osant y croire, les gens se mettaient à dire des choses comme : c'est le dégel, la vie renaît, Lazare sort de son tombeau ; dès l'instant où un homme a le courage de la dire, personne ne peut rien contre la vérité. Peu de livres ont eu un tel retentissement, dans leur pays et dans le monde entier. Aucun, hormis dix ans plus tard *L'Archipel du Goulag*, n'a à ce point, et *réellement*, changé le cours de l'histoire. »

⁵ Favre (Emmanuel), « Généalogie d'une délivrance » [entretien avec Emmanuel Carrère], dans *Le Matricule des anges*, n°82, avril 2007, p. 23.

(p. 89) Cependant, là non plus, rien n'est simple : Soljenitsyne et, dans une moindre mesure, Brodsky ont un défaut que Limonov n'a pas... Mais le moment n'est pas venu de souligner ce trait, sur lequel nous reviendrons plus tard.

LA POLITIQUE SELON LIMONOV

Auparavant, tentons de cerner la pensée politique de Limonov. Carrère, qui la juge « confuse, sommaire » (p. 349), la commente volontiers, mais en juxtaposant les contradictions au gré du récit, à plusieurs dizaines de pages d'intervalle. Si l'on cherche à y mettre bon ordre sans se soucier de chronologie (car l'on ne peut parler de véritables évolutions dans le chef du personnage : il s'agit plutôt d'aller-retour incessants), cinq tendances paraissent se dégager. Elles s'opposent entre elles de façon croisée et selon les trois paradigmes suivants : communisme *versus* capitalisme, ordre *versus* désordre, égalité *versus* liberté.

Premier versant : Limonov défend l'URSS contre vent et marée (au point d'en venir aux mains, lors d'un colloque, avec un écrivain anglais qui critique son pays natal (p. 239)). Il minimise les malversations commises par le KGB, dont il fait même l'apologie (p. 273). Il déteste Gorbatchev qui a mis fin à l'empire soviétique. Clochard à New York fréquentant les institutions sociales américaines, il y parle de l'URSS à des Africaines, qui « ouvrent de grands yeux quand il leur dit que là-bas les études et les soins médicaux sont gratuits : pourquoi a-t-il quitté un aussi bon pays ? » (p. 169). Il aime sa patrie, demeure « un petit pionnier fier de son pays, de sa victoire sur les Fritz, de son empire qui s'étend sur deux continents et onze fuseaux horaires et de la sainte trouille qu'il inspire à ces couilles molles d'Occidentaux » (p. 99) Quand il regagne la Russie après la *perestroïka*, il regrette de voir son peuple dominé par des maffieux et essaye de se rapprocher des humbles et des pauvres. Dans un wagon de troisième classe, il éprouve pour eux de la pitié, sentiment qui ne lui est pas familier (p. 281). Il s'agit donc d'un attachement au communisme à la Brejnev, égalitariste, patriote et anti-occidental, dans lequel le *héros-salaud* a grandi. C'est de ce point de vue que Carrère, à la fin du livre, parvient à rapprocher Limonov de Poutine quand celui-ci prononce un éloge du communisme à la fois nuancé et vibrant (pp. 476-478). Ce premier versant est lié au monde de l'enfance : comme son père faisait partie de la police politique, Limonov est demeuré « un fils de tchékiste subalterne, élevé dans une famille épargnée par les convulsions majeures du pays » (p. 99).

Si le premier versant voit Limonov défendre l'ordre établi de son enfance, le second fait de lui un révolté, un délinquant ou un poète *underground*, que le régime considère comme un « élément antisocial, antisoviétique convaincu » (p. 132). Plus libertaire qu'égalitaire, ce Limonov-là se montre provocateur, déteste les *apparatchiks* d'URSS, plaît à Paris dans le milieu branché des années 1980 et intègre la bande paradoxale, jouissive et haineuse, de *L'Idiot international*. Mais, pour Jean-Edern Hallier, qui s'entoure, sans éprouver le besoin de les distinguer, d'hommes d'extrême-droite et d'extrême-gauche (p. 254), et pour son complice Philippe Muray, les opinions « comptent moins que [le] talent pour les exprimer » (p. 251). Il n'en va pas de même dans le chef de Limonov : celui-ci est un homme de conviction. Et sa tolérance au désordre présente des aspects vraiment humains lorsqu'il est en prison et qu'il se refuse à juger les prisonniers de droits communs et leur terrible destinée (p. 436).

Ceci nous amène au troisième versant : Limonov troque parfois la défroque du révolté pour celle du révolutionnaire, notamment quand il vit aux États-Unis. Son modèle est alors un Trotski sanglant et viril qui n'a rien de romantique. Limonov, de ce point de vue, se sent proche des exclus plus que des humbles : « Il est par principe du côté des rouges, des noirs, des arabes, des pédés, des clodos, des drogués, des portoricains, de tous ceux qui, n'ayant rien à perdre, sont ou du moins devraient être partisans aussi de la révolution mondiale. » (p. 172)

Et il éprouve une haine viscérale vis-à-vis des riches, même s'il les côtoie – d'où la scène évoquée ci-dessus où il se réjouit de la mort d'un enfant de milliardaire.

Quand un professeur demande à un *nazbol* (c'est-à-dire à un membre du parti national-bolchevick) si Limonov et ses partisans veulent « Plus d'ordre ? Plus de désordre ? » (p. 393), il n'obtient aucune réponse. Là git en effet l'une des contradictions les plus flagrantes des différents aspects de la pensée de Limonov. Le premier versant est favorable à l'ordre, les deux suivants au désordre – l'un y prenant plaisir, l'autre espérant un bouleversement fécond. Un quatrième pan est plus ambigu à cet égard, puisqu'il fait de Limonov un guerrier. La guerre est, en effet, à la fois le plus grand des désordres et une soumission de toute la vie aux forces de l'ordre. Limonov, qui, jusque-là, pouvait encore nous être sympathique, devient franchement odieux quand il décide de se battre auprès des Serbes contre les Croates. Ce versant guerrier se traduit en amont et en aval de la guerre proprement dite par son admiration, jamais démentie, pour Joseph Staline. Limonov ne revendique guère les purges, dont il minimise l'ampleur, mais il est fier de l'attitude martiale du petit père des peuples durant la Seconde Guerre mondiale. Ce culte le renvoie également à son enfance : sa mère lui racontait les exploits martiaux d'un oncle, tout en dévalorisant le père, qui était demeuré à l'arrière. Aussi, quand il s'engage follement dans la guerre des Balkans, Limonov rachète-t-il la faute paternelle en pouvant « se croire [...] en 1941 et non en 1991. C'est la guerre, la vraie, celle que son père n'a pas faite, et il y est. » (p. 303)

Il faut encore mentionner une dernière tendance, qui s'oppose à toutes les autres : Limonov est sans cesse animé par un sentiment de rivalité vis-à-vis des autres hommes et il identifie la vie sociale, depuis toujours, à un combat en vue d'obtenir la gloire et la reconnaissance. Il croit alors à une hiérarchie entre les êtres, divisés entre ceux qui réussissent et ceux qui ratent, et son but est d'atteindre le sommet de cette hiérarchie. Ainsi, pense-t-il qu'en matière d'art, « le marché a raison » (p. 275) de reléguer l'un de ses amis peintres au rang d'« artiste de troisième ordre » (p. 275). De ce point de vue, le *héros-salaud* n'est plus du tout un défenseur des pauvres, de l'égalité, du communisme. Lors d'un congrès d'écrivains, il affiche ses propres contradictions dans une formule paradoxale : « [...] parce qu'il avait été ouvrier, il méprisait les ouvriers, parce qu'il avait été pauvre et d'ailleurs l'était toujours il méprisait les pauvres et ne leur donnait jamais un centime » (p. 239). Le roman ne fait pas mystère de l'origine de cette vision froidement darwinienne du monde : elle provient, elle aussi, de la mère, qui lui a enseigné, dès la plus petite enfance, que « les hommes sont des lâches, des salauds, [...] ils te tueront si tu ne te tiens pas prêt à frapper le premier. » (p. 43) Cinquante plus tard, Limonov reformule cette sentence à sa façon devant ses *nazbols* : « Il faut construire sa stratégie de vie [...] sur le présupposé de l'animosité d'autrui [...], être courageux, vigilant et prêt à tuer. » (p. 386)

Je viens de classer les idées contradictoires de Limonov en cinq tendances, qui se recourent et se contredisent, mais, malgré ce faisceau complexe, je n'ai mentionné aucun élément illustrant son fascisme. C'est qu'il me semble que, sur ce point, Carrère romancier contredit Carrère commentateur : si celui-ci fait régulièrement état de ses craintes quant au fascisme de son personnage, celui-là le dédouane petit à petit au fur et à mesure que progresse le récit. Rien dans les propos rapportés ou les actes posés par le *héros-salaud* ne font de lui un pronazi convaincu. Les aspects odieux de son caractère ou de ses convictions renvoient à son stalinisme guerrier, à son trotskisme sanglant, ou encore à sa conception du marché des êtres. Et s'il est héroïque et généreux, c'est parce qu'il bafoue l'ordre des puissants, défend les misérables et les parias ou qu'il plaide de manière radicale pour la liberté. Illustrons rapidement ce point délicat ⁶.

⁶ J'y insiste : je ne parle ici que du personnage de roman. Pour savoir si Limonov, l'être humain historique, est oui ou non fasciste, il faudrait aller lire, après Carrère, ses articles en russe dans son journal politique *Limonka*.

Limonov, nous dit Carrère, n'est pas antisémite (p. 87). D'ailleurs, lors d'une manifestation d'opposants à Eltsine, il adresse des reproches à ceux qui hurlent « Mort aux Juifs » (p. 361). Ce patriote convaincu aime les Noirs de New York et les Musulmans du Caucase. Jamais dans le roman, il ne développe de théories sur la prétendue supériorité de telle ou telle race. Enfin, en prison, Limonov traite Poutine de « fasciste » en commentant par écrit le bain de sang par lequel s'est terminé, en 2002, une prise d'otages dans un théâtre de Moscou (p. 451). Cependant, il faut admettre que, si Limonov n'est pas un vrai néonazi, il n'est pas non plus antifasciste. Ses intérêts rencontrent souvent ceux de l'extrême-droite : c'est ainsi qu'il fonde le parti national-bolchevick avec un intellectuel illuminé, Douguine, qui se réclame de Hitler et de Mussolini, mais aussi de Lénine, de Jung, de Mishima, de Baader ou de Lao Tseu (p. 349)... Dans le journal qu'ils fondent ensemble, Limonov revendique certaines de ces icônes (Lénine, Mishima, Baader), mais Hitler est remplacé par... le chanteur américain Jim Morrison (p. 384). La revue du parti semble double : les pages dues à Limonov s'inspirent de la contreculture punk (p. 384), exprime la nostalgie de l'URSS et prône la révolte ; celles que signe Douguine relèvent d'un mélange de christianisme orthodoxe et d'extrême-droite. Bien entendu, cette coexistence, qui n'aura qu'un temps, est, pour le moins, désagréable et l'on peut en faire grief à Limonov. Pourquoi s'en accommode-t-il ? S'agit-il de pure provocation ? Ou les aspects guerriers du nazisme et du stalinisme se rencontrent-ils ? Il convient de souligner aussi que dans l'ex-URSS, telle que la dépeint Carrère, la confusion entre communisme et nazisme est courante. Même si Poutine accuse les « intellectuels occidentaux » (p. 479) de mettre les deux formes de totalitarisme sur un pied d'égalité, en Russie, ce mariage contre nature n'étonne guère.

Cependant, quant au fascisme de Limonov, Carrère, en tant que commentateur, donne une autre réponse à ses lecteurs. Il leur propose la définition suivante du « nerf du fascisme » (p. 226) : « une vision du monde évidemment scandaleuse : *übermenschen* et *untermenschen* [...] » (p. 226), c'est-à-dire précisément la hiérarchisation incessante des êtres qui guident Limonov et qui nous influence tous et toutes, puisque nous nous accommodons « du fait que la vie est injuste et les hommes inégaux » (p. 226). Il me semble que, pour généreuse et morale qu'elle soit, la position de Carrère sur ce point est discutable. Certes, le nazisme, dans son souci maniaque de la hiérarchie, s'est montré criminellement inégalitaire, mais le *struggle for life* définit tout autant l'ultralibéralisme. Il n'est pas typiquement fasciste. Et la référence que Limonov fait sans cesse au « marché » est plus néolibérale que d'extrême-droite. Alors que les autres pans de sa pensée poussent Limonov à mépriser les Américains, de ce point de vue, il les rejoint. La cinquième tendance de Limonov, à mes yeux, relève donc plutôt d'une forme de conviction néolibérale que d'un nazisme larvé.

En un sens, le sentiment de révolte qui anime le *héros-salaud* dès sa jeunesse l'éloigne, lui aussi, du communisme russe pour le rapprocher du modèle occidental : comment expliquer autrement sa fascination pour les stars du rock et la contreculture *made in USA* ? Et il est difficile de considérer les anars des Sex Pistols, auxquels il se réfère volontiers, comme des nazis.

Or, sur le plan éthique, la différence entre l'ultralibéralisme et le nazisme/fascisme n'est pas mince : le premier est amoral, le second profondément immoral.

PARENTHÈSE AU SUJET DU NAZISME ET DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Pourquoi l'éthique revient-elle dans mon propos ? Parce que, dès qu'il est question de nazisme et de fascisme, elle fait toujours immédiatement retour. J'aimerais profiter de cette remarque pour faire ici un sort, rapidement, à un cliché issu de la vulgate (sans doute plus que des écrits) de Hannah Arendt. Selon cette vulgate, la Shoah et la Seconde Guerre mondiale seraient à l'origine de la perte de repère qui caractérise le monde contemporain. C'est peut-

être vrai si l'on se place à un certain niveau philosophique, mais, au ras du sol et de la vie, rien n'est plus faux. Pour tout un chacun, la Seconde Guerre mondiale, du moins dans sa version européenne, est la guerre la plus manichéenne qui soit. La seule, dans l'histoire du monde, qui mette d'accord gagnants et perdants de façon claire : les *mauvais* sont les Allemands – mêmes les Allemands vous le diront. Et la Shoah n'est pas pour rien dans cette vision presque unanimement partagée. Aussi, au lieu d'égarer les esprits, sert-elle à éclairer chacun sur les catégories du Bien et du Mal. Hitler incarne le Mal absolu pour la plupart des gens, vous et moi y compris, pas de doute là-dessus. Il faut donc chercher d'autres causes à la fin des métadiscours de légitimation décrite par Lyotard : sans doute la chute de l'URSS constitue-t-elle le vrai basculement à cet égard.

C'est pourquoi les références au fascisme des *nazbols* de Limonov ne se limitent pas, à nos yeux, à la politique et nous contraignent immédiatement à poser un jugement moral.

POLITIQUE : CERTITUDES ET INDECIDABILITE

De toute façon, nous l'avons vu, la question morale structure le roman en y introduisant même une forme de suspense : Limonov est-il un salaud ou un héros ? La référence au fascisme fonctionne comme un impératif catégorique, qui nous impose de le considérer comme un salaud sans même nous permettre d'examiner la question. Aussi peut-être Carrère y accorde-t-il trop d'importance. Laissons donc de côté le « fascisme » de Limonov. Reste alors une grave question : le conflit dans l'ex-Yougoslavie. Le *héros-salaud* s'y engage non seulement par amour pour la guerre, qui constitue, à ses yeux, « le plus grand des plaisirs » (p. 305), mais aussi, comme on l'a vu, pour racheter la lâcheté de son père. Pourquoi choisit-il alors ce qui semble *a priori* le « mauvais » camp ? Sans doute parce que les Russes sont historiquement proserbes, mais aussi, semble-t-il, par hasard :

« Édouard se doute bien qu'il y a des deux côtés autant de paysans injustement chassés de chez eux, autant de victimes innocentes, et autant de guerriers valeureux. Il ne croit pas qu'un camp ait entièrement raison et l'autre entièrement tort, mais il ne croit pas non plus à la neutralité. Un neutre, c'est un pleutre, Édouard n'en est pas un et il se sent placé par le destin au côté des Serbes. » (pp. 304-305)

Le destin ? L'explication paraît trop simple. Le roman n'en donnera pas d'autre. En revanche, Emmanuel Carrère, qui fait preuve de courage, lui aussi, et qui, contrairement à nombre de romanciers français contemporains, ne cède jamais au cynisme, se penche longuement sur la question des torts partagés par les différents camps. Nous n'allons pas résumer ici les nombreux faits et arguments consignés, de façon nuancée, par l'écrivain – cela nous occuperait trop longtemps. Contentons-nous de dégager la posture morale qui en découle.

Il me semble que celle-ci se déploie en deux temps. Il s'agit d'abord de faire preuve de méfiance vis-à-vis des *a priori* et des conclusions hâtives. Une phrase, que l'écrivain présente lui-même comme une forme de cliché face au cliché et qu'il attribue à ceux qu'il appelle « les esprits subtils », résume cette méfiance : « C'est plus compliqué que cela. » (p. 296)

Dans un second temps, Carrère s'écarte de l'attitude des « esprits subtils », parce que celle-ci aboutit à une forme de relativisme qui annule toute position morale⁷. Un « moment arrive où il faut choisir son camp » (p. 314). Et le critère éthique qui permet de trancher est,

⁷ Pour illustrer le point précédent, notons que l'ennemi le plus farouche des « esprits subtils » a recours, pour lutter contre le relativisme, à une comparaison entre la guerre des Balkans et le conflit le plus moral de l'Histoire : « Répondre par ces mots : "C'est plus compliqué que ça", à ceux qui dénoncent le nettoyage ethnique de Milosevic [...], c'est exactement comme dire que oui, sans doute, les nazis ont exterminés les Juifs [...], mais si on y regarde de plus près c'est plus compliqué que ça. Non, tempêtait Bernard-Henri Levy, ce n'est pas plus compliqué que ça [...] » (pp. 311-312).

somme toute, assez simple : « quand il y a un plus faible et un plus fort, on met peut-être son point d'honneur à noter que le plus faible n'est pas tout blanc et que le plus fort pas tout noir, mais on se place du côté du plus faible. » (p. 314) Et c'est là que Limonov commet une erreur tragique.

De même que Soljenitsyne servait de garant moral en ce qui concerne l'URSS, Jean Rolin et Jean Hatzfeld aident Carrère à fixer le juste milieu. Tous deux sont en effet capables d'éviter la lecture manichéenne des événements, de choisir tout de même à temps leur camp, celui des faibles, et d'en changer quand le rapport de force s'inverse, c'est-à-dire que les deux écrivains s'opposent aux Serbes au moment des massacres puis dénoncent « la partialité du Tribunal international de La Haye qui poursuit sans mollir les criminels de guerre serbes alors qu'ils abandonnent leurs homologues croates ou bosniaques à la prévisible mansuétude de leur propres tribunaux. » (p. 315)

Sur ce point, donc, c'est-à-dire au niveau historique et macroscopique, Carrère aboutit à des certitudes morales, même si elles sont finement nuancées. En revanche, au niveau microscopique, en ce qui concerne l'individu Limonov, il ne dépasse guère la position indécidable des « esprits subtils » : le romancier emploie d'ailleurs, au sujet de son *héros-salaud*, dans un passage qui suit le débat à propos de la guerre des Balkans, l'expression « Mais c'est plus compliqué » (p. 321), apparemment sans s'en rendre compte. Et il y a recours plus loin, à propos de la revue des *nazbols*, en soulignant cette fois l'emprunt qu'il fait aux « esprits subtils » (p. 381). De manière symptomatique, le chapitre consacré à la guerre dans l'ex-Yougoslavie se clôt, quant au rôle exact joué par Limonov, sur la question « mais qui sait ? » (p. 322) En cela, Carrère est fidèle au « principe d'incertitude ⁸ » que, dans un entretien, il désigne comme l'un des moteurs de ses romans.

Pourquoi cette différence ? Pourquoi la morale permet-elle de poser un jugement quant au collectif et non lorsqu'il s'agit d'un individu ? Plusieurs hypothèses pourraient être avancées ici. Il peut s'agir de l'écart séparant l'historien du romancier : interrogé sur la devise de Simenon « Comprendre et ne pas juger », Carrère répond : « C'est une position de romancier. J'essaie la plupart du temps que ce soit la mienne ⁹ ». Une autre hypothèse nous conduit (enfin !) dans les bras d'Eros : l'histoire collective peut en effet s'écrire en oubliant l'empire du sexe ; une biographie contemporaine n'a pas ce loisir. Or, il n'est pas besoin d'avoir lu Bataille pour savoir que l'érotisme est lié à la transgression. La sexualité n'est ni complètement immorale, ni amoral (puisque le viol ou la pédophilie sont condamnables), mais elle rend nécessaire une certaine relativité éthique. Elle requiert une marge pour la transgression : qui applique une morale rigide et absolue, à la Kant, souffre d'impuissance ou de frigidité. Tel n'est pas le cas d'Édouard Limonov.

ÉROTIQUE : QUI EST LE PLUS SEXY ?

J'ai laissé plus haut une pierre d'attente dans mon propos concernant un défaut propre aussi bien à Brodsky qu'à Soljenitsyne, et plus marqué chez celui-ci que chez celui-là. Quel est ce défaut ? La réponse se trouve entre les lignes du prologue du roman :

« On était habitué, en ces temps-là, à ce que les dissidents soviétiques soient des barbus graves et mal habillés, habitant de petits appartements remplis de livres et d'icônes où il passait des nuits entières à parler du salut du monde par l'orthodoxie ; on se retrouvait devant un type sexy, rusé, marrant, qui avait l'air à la fois d'un marin en bordée et d'une rock-

⁸ Carrère (Emmanuel), « Entretien avec Angie David », dans *sans nom*, Emmanuel Carrère, Paris, Éditions Léo Scheer, coll. « Écrivains d'aujourd'hui », 2007, p. 11.

⁹ Carrère (Emmanuel), « Simenon, une famille d'écrivains à lui tout seul », dans *Cahier de l'Herne Simenon*, Paris, Éditions de l'Herne, 2013, p. 192.

star. On était en pleine vague punk, son héros revendiqué était Johnny Rotten, le leader des Sex Pistols, il ne se gênait pas pour traiter Soljenitsyne de vieux con. » (p. 17)

Cet homme *sexy*, que Carrère oppose à ces barbus mal habillés qui font déjà songer à la figure morale insultée à la fin du passage, c'est bien entendu Limonov. Celui-ci, apprend-on en tournant la page, « avait un succès incroyable avec les filles » (p. 18). Ce n'est pas sans raison que le rocker auquel il se réfère a fondé les *Sex Pistols*. À presque toutes les périodes de sa vie, Limonov est ainsi comparé à l'une ou l'autre star du rock, glamour, souvent américaine, Lou Reed (p. 28), Bob Dylan (p. 141), Jim Morrison (p. 384) ou Marilyn Manson (p. 438) et, lorsqu'il est de retour en Russie, il est présenté comme une « rock star littéraire » (p. 263). Ce trait ne l'oppose pas uniquement à Soljenitsyne. Quand, à New York, Limonov, à la recherche d'un éditeur, fait lire son premier roman à un danseur russe bien introduit dans les milieux culturels, ce dernier trouve son texte plus moderne que tout ce qu'écrivent leurs compatriotes en exil, même Brodsky, qui est moderne à la façon de Britten, alors que « ce qu'écrit ce méchant garçon d'Editchka ferait plutôt penser à Lou Reed : *a walk on the wide side*. » (p. 176) Là où Limonov est supérieur à Brodsky comme à Soljenitsyne, c'est dans le domaine du *sexy*, où ses pauvres rivaux s'avèrent tristement démunis.

Or, le *sexy* est une valeur contemporaine de première importance, qui participe de la hiérarchisation des êtres, qui fait partie, à ce titre, des raisons pour lesquelles Carrère a choisi de se consacrer à Limonov et qui explique peut-être son incapacité à le juger. Le *sexy*, dans la balance, fait pencher Limonov du côté des héros.

Pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi. Le début de la vie amoureuse et sexuelle du *héros-salaud*, en Ukraine, est on ne peut plus sordide. Sa première amoureuse le délaisse aussitôt parce qu'il est trop jeune et la première femme avec laquelle il vit est plus âgée que lui, trop forte et complètement folle : il ne la séduit que de façon cynique, par pur intérêt. S'il s'attachera ensuite bel et bien à elle, il ne la trouvera jamais désirable. Ce n'est que, plus tard, à Moscou, qu'il tombe amoureux d'Elena, une femme splendide, séduite par son exubérance et sa passion. À partir de ce moment-là, commence son règne : « Elena et lui, pendant quelques saisons, sont les rois de la bohème moscovite. S'il y a eu, vers 1970, au plus gris de la grisaille brejnévienne, quelque chose comme un *glamour* soviétique, ils en ont été l'incarnation. » (p. 128)

Le règne ne dure cependant que quelques saisons, car le couple quitte ensuite le pays pour gagner New York. Les motivations de la belle Elena sont explicites : elle rêve de devenir *top model* et de vivre dans le luxe américain. Celles de Limonov sont moins claires. D'une part, il sait qu'il est surveillé par les forces de l'ordre et, d'autre part, il a l'impression d'avoir « fait le tour de l'*underground* moscovite » (p. 132). Est-ce une raison suffisante pour quitter ce pays natal auquel il est si profondément attaché ? Et s'il veut partir, pourquoi se rend-il aux États-Unis, dans ce pays, dont, avant comme après y avoir habité, il méprise les habitants ? Le texte n'en dit rien et laisse ici une place au lecteur, que je m'en vais occuper.

EROTIQUE ET POLITIQUE

L'Amérique attire Limonov, à mon humble avis, tout simplement parce qu'elle est *sexy*. Excitante. Colorée. Libertaire. C'est en effet dans le chapitre américain du roman que se succèdent les scènes les plus osées : visites de cinémas pornos (p. 140) et expériences sado-maso avec Elena (p. 158), masturbation solitaire à la fin de laquelle le *héros-salaud* mange son sperme (p. 164), aventure homosexuelle et brutale dans un parc d'enfants la nuit avec un jeune clochard noir (p. 167). Il n'est fait mention que d'un seul objet typique de la consommation occidentale, un téléviseur, mais son usage est détourné d'une façon spectaculaire, dans une scène très brève, mais qui paraît condenser le roman comme pour

illustrer mon propos, Limonov triomphant sexuellement de son adversaire russe le plus moral :

« Quand ils le mettent en marche [le poste de télévision], Soljenitsyne apparaît, invité unique d'un *talk-show* exceptionnel, et c'est un des meilleurs souvenirs de la vie d'Édouard que d'avoir enculé Elena à la barbe du prophète qui haranguait l'Occident et stigmatisait sa décadence. » (p. 148)

Est-il possible, sur cette base, de relier Eros et politique ? Peut-être. Sur le plan sexuel et amoureux, nous rencontrons le même genre d'oppositions que sur le plan politique, mais les contradictions de Limonov s'y trouvent simplifiées. Il est en effet possible de résumer la pensée sexuelle de Limonov en deux positions, qui correspondent à nouveau au paradigme ordre/désordre. Du côté de l'ordre : une fois qu'il aime, Limonov est « foncièrement monogame » (p. 232). Et, en bon communiste, l'ordre, dans son esprit est égalitaire. C'est ainsi qu'il quitte une belle aristocrate française, malgré son attachement au « rôle du prolo qui fait mouiller la comtesse » (p. 232) pour une chanteuse russe qui vient du même genre de banlieue sinistre que lui et avec laquelle il forme un couple « quasi incestueux » (p. 232). Du côté du désordre, il aime la liberté, les aventures, la séduction, les expériences sexuelles multiples, homosexuelles, hétérosexuelles, avec des filles à peine matures, etc. En tant que don Juan, Limonov croit au marché : « il a l'habitude de donner des notes aux femmes : A, B, C, D » (p. 187). Et quand, aux États-Unis, il est le *boyfriend* d'une domestique, il constate que « ça l'annule complètement au point de vue sexuel » (p. 188). Même après la prison, c'est-à-dire après le passage de sa vie où il s'est montré le plus héroïque et le plus altruiste, cet homme fidèle délaisse brutalement la très jeune fille qui a attendu patiemment sa libération « pour sauter sur une de ces femmes de catégorie A auxquelles il n'a jamais su résister » (p. 475). En d'autres termes, ce second versant n'est nullement hostile à l'extension du domaine de la lutte.

Résumons-nous. Politiquement, Limonov juxtapose en son esprit et en ses actes plusieurs visions du communisme russe (ordonné et brejnévien, guerrier et stalinien, révolutionnaire et trotskiste) et une double vision du capitalisme américain (le *struggle for life* néolibéral et la révolte rock-punk). Sexuellement, on retrouve cette opposition binaire entre deux modèles, qui se trouve simplifiée à l'extrême : le russe et l'américain.

LE CAPITALISME ET LE DESIR

L'assimilation que je propose ici entre l'Amérique néolibérale et le *sexy* peut paraître sommaire. Commentons-là un instant. Le capitalisme, parce qu'il est le premier système d'organisation humaine à ne contenir aucune espèce de morale, laisse une place prépondérante au désir – du moins à une forme de désir contrôlé par la loi du marché tout puissant. Jacques Lacan a formalisé cet aspect du capitalisme au sein de sa célèbre théorie des quatre discours en décrivant une variante Discours du Maître qu'il appelle précisément le Discours du Capitaliste¹⁰. Selon cette structure, « la quête du plus-de-jouir est sans frein, redoublant l'aliénation du sujet qui a pourtant l'illusion d'être en position de maître. Pour Lacan, le Discours du Capitaliste se fonde sur la forclusion de la castration, c'est-à-dire sur le rejet radical de tout ce qui ferait limite à la quête de jouissance¹¹. » Au vrai, Lacan n'a guère développé sa théorie du Discours du Capitaliste, qui a particulièrement intéressé l'un de ses disciples, que, profitant de l'exemple donné par l'écrivain que j'étudie, je vais citer sans

¹⁰ Les quatre discours équivalent à quatre types d'organisation du lien social. Ils apparaissent dans le *Séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, les trois autres discours étant ceux de l'Hystérique, de l'Analyste et de l'Université.

¹¹ Demoulin (Christian), *La Psychanalyse thérapeutique*, Paris, Éditions du Champ lacanien, coll. « Cliniques », 2001, p. 40.

fausse pudeur... On trouve en effet dans l'ouvrage posthume de mon père le développement suivant :

« L'ambiguïté du capitalisme [...] est qu'il fonctionne comme espace de liberté subjective, dans l'illusion du ni Dieu ni Maître, alors qu'en réalité, le maître du marché est le capital. Dès lors, le *tous ego, libres consommateurs* se retourne en *tous prolétaires*. Ce *tous prolétaires* équivaut à un *tous* réduit à un statut de corps voué à la consommation des objets produits et même appareillés à eux, à tel point que l'on ne sait plus si c'est l'individu qui jouit de l'objet fabriqué ou l'objet qui jouit du consommateur consommé. Et pourtant, le Surmoi capitaliste continue à seriner *encore un effort pour réussir à être par l'avoir, encore et encore*. Il s'ensuit une course à la performance, à l'ascension sociale [...] ¹². »

Édouard Limonov est bel et bien, dès l'enfance, dans la course à la performance et à l'ascension sociale, ce que Carrère nomme « le nerf du fascisme » et qui était, pour mon père, un effet du Discours du Capitaliste. D'où la rencontre du *héros-salaud* avec New York, qu'il rejoint dans un processus ascensionnel, après avoir fui sa banlieue pour la ville de Kharkov et Kharkov pour Moscou. Néanmoins, il se montre capable de quitter les États-Unis et d'échapper partiellement au Discours du Capitalisme, car il n'est pas du tout envahi par la consommation des objets – Carrère souligne à maintes reprises le goût spartiate de son personnage pour les intérieurs les plus dépouillés. Ce ne sont pas les possessions matérielles qui motivent sa course : « Entre l'argent et la gloire, c'est la gloire qui l'intéresse » (p. 380) La gloire et, ajouterais-je, Eros. Limonov a ainsi le mérite de confondre le désir et le sexe, c'est-à-dire de prendre la course au désir au pied de la lettre, en lui gardant son aspect brutalement sexuel.

En d'autres termes, si *L'Empire éclaté* (1978), le célèbre ouvrage d'Hélène Carrère d'Encausse, prédisait la fin de l'URSS en expliquant qu'il s'agissait d'« une mosaïque de peuples qui tiennent ensemble tant bien que mal et où les minorités ethniques, linguistiques, religieuses et principalement musulmanes sont si nombreuses, si promptes à se reproduire et si mécontentes de leur sort » (p. 219) qu'elles mettent l'empire en danger, *Limonov*, le roman du fils de l'historienne, suggère une autre thèse, à laquelle, pour ma part, je souscris pleinement : le capitalisme à l'américaine a vaincu le communisme russe en vertu d'une évaluation sexuelle de la politique. Le capitalisme est plus *sexy* que le communisme. La consommation est *sexy*. Le *struggle for life* est *sexy*. La liberté d'expression est *sexy*. Et la soupape que constitue la contre-culture rock est hyper *sexy*. Quant à l'égalité, notre chère égalité, qui est aujourd'hui tellement mise à mal, elle a beau être la plus noble des valeurs, celle pour laquelle nous sommes prêts à nous battre jusqu'à la mort, elle n'est, malheureusement, il faut bien le reconnaître, pas plus *sexy* que la barbe de Soljenitsyne.

J'aimerais insister sur ce point et pourrais le développer longuement, même s'il ne s'agit que de politique de comptoir. Je me contenterais de ceci : les problèmes d'identité actuels de la gauche française (ou européenne) viennent peut-être du fait qu'elle n'a pas mesuré l'évolution de la droite à cet égard. Jusqu'en 1968, le *sexy*, en Europe, est le monopole de la gauche (libération des mœurs, jeunisme, féminisme...), alors que la droite de l'époque, avec à sa tête le Général, s'interdit le *sexy*, tant elle est engoncée dans son catholicisme foncier. Mais, paradoxalement, depuis mai 1968, la droite a évolué davantage que la gauche : Hollande n'est pas plus *sexy* que Mitterrand, alors que Nicolas Sarkozy et Carla Bruni, quoi qu'on en pense, se sont affranchis à cet égard du modèle de Charles et d'Yvonne... Plus sérieusement : la droite d'avant 1968 est conservatrice et catholique, la droite d'aujourd'hui est libérale et amoral. La gauche, pendant ce temps, n'a fait que piétiner, quand elle n'est pas revenue sur certains de ses fondamentaux : il ne faut pas chercher ailleurs la cause de notre

¹² Demoulin (Christian), *Se passer du père*, Préface de Colette Soler, Postface de Manuelle Krings, Toulouse, Éditions Érès, coll. « Humus », 2009, p. 95.

malheur. Si, comme le dit Carrère, la vie de Limonov est riche d'un enseignement « sur notre histoire à tous depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale », il est peut-être à chercher du côté de l'évaluation sexuelle de la politique.

Limonov ne nous éclaire peut-être pas sur notre temps, mais il y fait profondément réfléchir.

LA TENTATION RELIGIEUSE D'EMMANUEL CARRERE

Durant la dernière conversation que j'ai eue avec mon père, peu avant sa mort, nous sommes arrivés à la conclusion suivante : l'être humain, dans la conduite de sa vie, en est réduit à choisir entre l'ennui et les ennuis. Le communisme et l'égalité sont producteurs d'ennui : quand il rentre en Russie, Limonov craint que ses anciens amis soient « morts, de tristesse et d'ennui » (p. 265). Le capitalisme, sa mécanique du désir et la liberté amènent des ennuis. La solitude est sereine, mais ennuyeuse, l'amour est joyeux mais entraîne des angoisses et des tracas. L'ordre est ennui, le désordre génère des ennuis, etc.

Les différents maîtres à penser contemporains qui nous vendent la recette du bonheur à deux sous plaident souvent pour un des deux extrêmes, alors que, probablement, le mieux à faire est de soigner un mal par l'autre : apaiser l'angoisse des ennuis par des plages de sérénité et quitter celle-ci dès que guette l'ennui. Dans le même ordre d'idées, mon père, dans son livre posthume, nuance sa critique du Discours du Capitaliste en notant que si ce dernier est tempéré par les autres Discours, ce n'est pas si mal : « Peut-être l'aliénation aux jouissances terrestres est-elle préférable aux promesse d'une jouissance hypothétique dans l'au-delà. [...] la jouissance solitaire devant sa machine [...] vaut peut-être mieux que [...] les guerres de religion ¹³. »

Cela nous amène à un dernier point concernant *Limonov*, que j'appellerai la « tentation religieuse », qui concerne peut-être plus Carrère que son personnage. Le roman décrit en effet une forme d'expérience mystique, pendant laquelle Limonov rencontre le réel et le néant, le vide et le plein. Durant ce « rapt » se trouvent « [c]ongédiés le désir et l'angoisse » (p. 462). La religion apparaît donc comme le véritable envers du néo-capitalisme, de son économie du désir, du plus-de-jouir et du stress. Bien plus radicale que le communisme et ayant davantage fait ses preuves historiquement. Et Carrère, dans les dernières pages du roman, mécontent de la fin que lui impose le réel et de l'échec politique de son héros, se prend à rêver : « il y a dans son programme de vie quelque chose qu'il n'a pas fait, c'est fonder une religion. Ce qu'il faudrait, c'est [...] qu'il devienne soit le *guru* d'une communauté d'allumés [...], soit, encore mieux, un vrai sage. Une espèce de saint, carrément » (p. 486). C'est le seul bémol que j'aurais envie d'exprimer à l'égard de Carrère – et il s'en doute, lui qui met en scène son fils pour le contredire. Il me semble que la vraie sagesse et la vraie sainteté consistent à chercher inlassablement, tout en sachant qu'on ne le trouvera pas, l'équilibre entre l'ordre et le désordre, le communisme et le capitalisme, le désir insatiable et la satisfaction, l'ennui et les ennuis et de refuser le relativisme moral tout en sachant que, par bonheur, les valeurs sont relatives.

Laurent Demoulin

¹³ Demoulin (Christian) *Se passer du père*, op. cit., p. 95